

**L**y a quelques mois, au Portugal, une nouvelle marionnette a fait son entrée à la télévision. Tête brune à lunettes, aux grandes dents blanches et aux airs de dandy, empressée auprès d'un premier ministre qu'elle submerge de sa science et de ses bons conseils, la plus savante et la plus déterminée de toutes les marionnettes politiques des « Guignols » portugais est en fait ministre de la culture et s'appelle, « pour de vrai », Manuel Maria Carrilho.

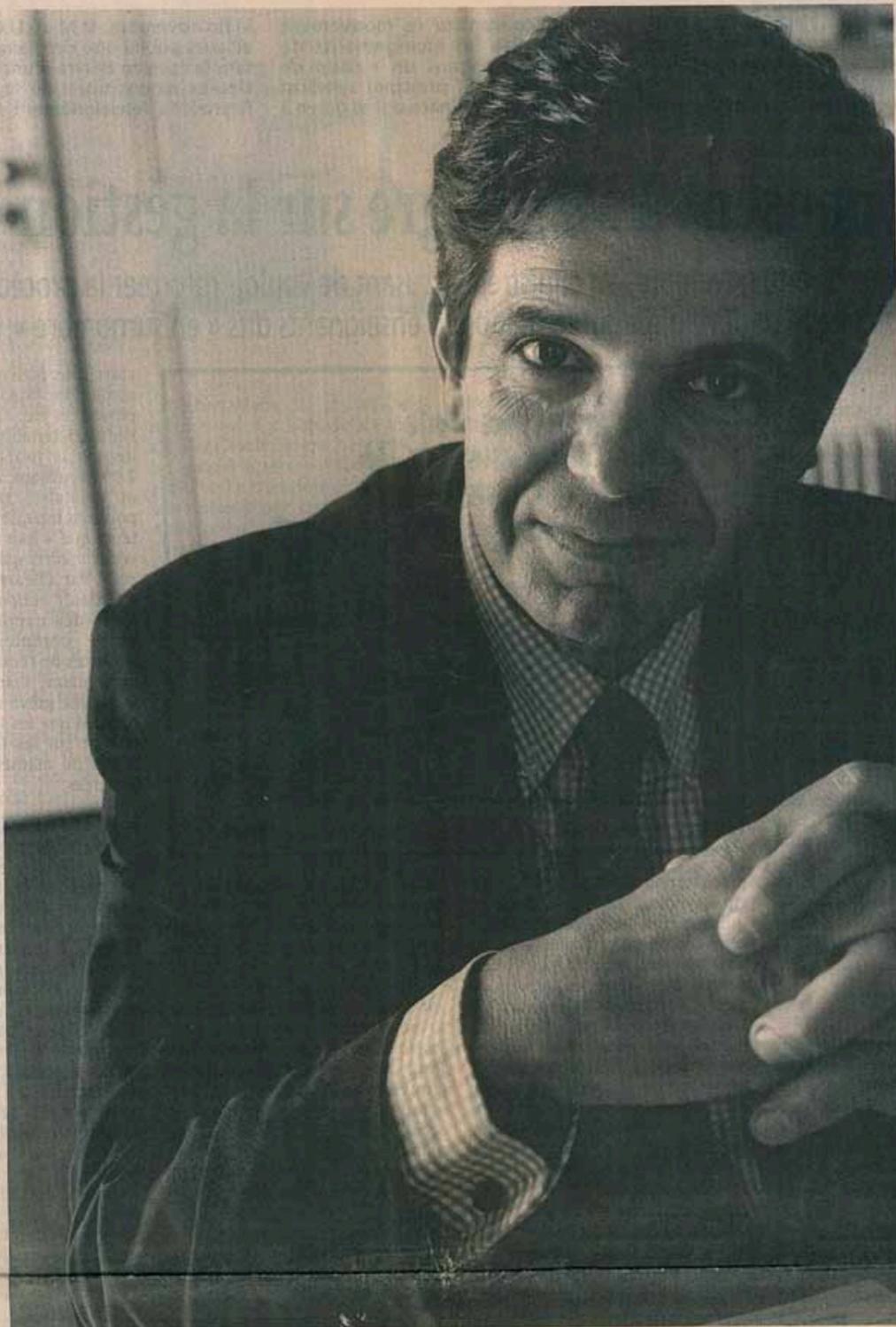
Exception faite de son arrogance, les marionnettistes satiriques, tout comme les critiques de l'opposition, ont du mal à lui trouver des défauts flagrants, et ce n'est pas faute d'en avoir envie. Car, lorsque Antonio Guterres, le premier ministre du gouvernement socialiste élu le 1<sup>er</sup> octobre 1995, est allé chercher son ministre de la culture dans les amphithéâtres de la faculté de philosophie, cela passait pour une idée bizarre. Un Tournesol ou un Nimbus à la tête des affaires culturelles ? Un savant dans les nuages pour un métier d'action et de pragmatisme ? Qu'il soit en outre assez jeune (quarante-cinq ans), bel homme, vaguement play-boy et toujours élégant n'était pas pour arranger ses affaires dans un pays où l'attendaient au tournant ceux qu'avait pris de cours une situation politique inédite : pour la première fois depuis l'avènement de la démocratie portugaise, en 1974, le Parti socialiste se trouvait, en effet, en mesure de gouverner tout seul. L'élection du socialiste Jorge Sampaio à la présidence de la République, le 14 janvier 1996, mettait fin à une décennie de cohabitation houleuse entre un gouvernement de droite libérale et le président de gauche Mario Soarès.

Manuel Maria Carrilho les a bien eus. Jouant habilement de tous les registres, il suffit de l'observer, citoyen toujours pressé chinant les bouquinistes dans les rues de Lisbonne, client faussement anonyme, dans les restaurants « branchés » où il ignore sans déplaisir les regards des voisins, ou, là encore, ce *tantôt maître dans le palais ministériel*, chef d'équipe courtois et efficace, pour un tour d'horizon avec la dizaine de membres de son état-major qu'il impressionne sans effort, d'une autorité laconique et naturelle.

Le ministère de la culture, c'est lui, pour ainsi dire, qui l'a créé. Car, sous le précédent gouvernement, seul un secrétariat d'Etat réduit à une fonction essentiellement économique se trouvait consacré à la culture – la relève étant assumée pour une grande part, de fait, par la puissante fondation Gulbenkian. Dans un pays encore marqué par l'analphabétisme, il s'agissait de mettre en place, outre un renforcement du budget ministériel (0,6 % des recettes budgétaires de l'Etat) et un « esprit de dialogue » rompant avec le genre figé des prédécesseurs, quelques orientations fondamentales, comme la loi sur le prix unique du livre, l'équipement de bibliothèques au Portugal et dans les pays de l'Afrique lusophone, la protection du patrimoine ou le prestigieux essor donné au centre culturel de Belém. Les adversaires du ministre les plus déterminés reconnaissent la légitimité de ces premières entreprises et, notamment, dans un pays trop concentré autour de Lisbonne, la décentralisation vers la région de Porto qui a fait de lui « le héros du Nord ».

Admirateur de Malraux, Manuel Maria Carrilho l'est aussi de Jack Lang, qui l'a « beaucoup aidé par son expérience du terrain » et semble le fasciner par son aptitude spectaculaire à se faire connaître. La controverse française sur le bien-fondé d'un « Etat culturel » ? « C'est l'histoire et la continuité du ministère de la culture qui autorise, en France, ce type de critiques », répond Carrilho. Au Portugal, ce serait luxueux même de poser le problème. Nous sommes au début de tout. Quand Marc Fumaroli attaque le principe de l'Etat culturel et, à travers lui, la politique de Jack Lang, il ne propose pas de solution alternative. Il feint d'ignorer qu'un ministre ne fait pas la culture, il appuie la culture qu'on fait. »

Adolescent déjà, avant de s'inscrire au Parti socialiste en 1986 et de participer aux « Etats généraux



# Manuel Maria Carrilho, ministre philosophe

**Ce jeune professeur de philosophie contemporaine, néophyte en politique, a su mettre en place la première véritable politique culturelle au Portugal. Il est l'un des personnages les plus en vue du gouvernement**

« Che », lisait Marx, Althusser, Barthes ou Foucault, animait un journal et des réunions gauchistes sous l'œil désapprobateur et complice de son père, Manuel August Carrilho, gouverneur de Viseu et fidèle suppôt de la droite salazariste, que l'opposition saluait toutefois comme « un homme à part dans l'ancien régime ». « Nous nous opposions beaucoup, notamment sur la question de la liberté, dont il disait que c'était un état transitoire. C'était un homme d'un autre temps. Il m'a donné le goût de l'action », se rappelle le ministre, qui l'a perdu il y a cinq ans, avec sa mère, dans un accident de voiture.

**E**t il évoque avec joie l'unique fois où il a combattu sa famille de gauche : pour soutenir victorieusement, en 1986, l'élection de son père à la mairie de Viseu. Il n'en est pas moins attaché à redonner son sens, au sein même de la politique culturelle, à une opposition droite-gauche dont la définition a été perturbée, au Portugal, par la réaction au salazarisme et la révolution démocratique. Jouer la culture contre les profits économiques, au nom d'un

voir – et à l'image de son homologue de la mairie de Venise, le philosophe Massimo Cacciari – que la philosophie n'était pas seulement une science purement spéculative et détachée des contingences de l'action.

Ce n'est pas un hasard s'il vient à la philosophie à la fin des années 60, à une époque où l'ambition de transformer le monde tendait à effacer les distinctions entre la théorie philosophique et l'action politique. « Philosophe-roi », il ne le serait que dans la mesure où ces deux dimensions sont, dans la tradition culturelle européenne, consubstantielles, et non pas au sens de la notion platonicienne. « Je me sens à l'opposé de cette valorisation du philosophe-roi et de la théorie des essences, comme je ne crois pas au privilège de la philosophie pour l'action politique. En revanche, c'est la politique qui est, pour un philosophe, l'occasion unique d'accompagner l'action. Selon un pragmatiste américain que j'admire, John Dewey, un philosophe ne peut connaître ses possibilités tant qu'il n'a pas fait de politique. » Après un détour par le structuralisme français (il traduit en portu-

gais, *Rhétoriques de la modernité* (PUF, 1992) ou *Rationalités* (Hatier, 1997).

La politique était-elle si loin d'une telle philosophie centrée sur

il, recouvre l'usage du langage dans la communauté. La politique, c'est aussi – d'abord ? – l'art de persuader. »

La première application pratique de cet « art de persuader » a pris, pour Manuel Maria Carrilho, la forme d'un coup de théâtre. C'était lors de sa première séance au Par-

« Je ne crois pas au privilège de la philosophie pour l'action politique. En revanche, c'est la politique qui est, pour un philosophe, l'occasion unique d'accompagner l'action »

les problématiques du langage, des jeux de langage, du pouvoir des mots, de l'argumentation ou de la rhétorique ? Cette attention donnée au discours n'a-t-elle pas le sophisme pour limite, et la valorisation des contingences ou des « rationalités » le scepticisme ? Mais, paradoxalement, le choix de la philosophie analytique contre les systèmes de pensée n'est pas

lement, en novembre 1995. L'enjeu était de taille : une campagne contre la construction d'un barrage hydroélectrique dans la vallée de Foz Côa, au nord-est du Portugal, mettant en danger l'un des plus riches « gisements » européens de peintures rupestres paléolithiques. Cette campagne, déjà menée pendant plusieurs années avec pour slogan « les gravures ne savent pas

barrage (tout en ignorant à l'époque le trésor que renfermait le site), se trouvait en position de défendre le projet d'une réserve hydraulique gigantesque, où avait déjà été engagé plus de 1,6 milliard de francs ; à la gauche revenait contre le choix de la raison économique, celui de la protection du patrimoine culturel.

A travers ce débat essentiel, c'est le rôle du ministre qu'il s'agissait de définir : défendre le point de vue culturel dans la solution politique, lier la culture au développement du pays au lieu de les opposer, proposer le déplacement du barrage et la construction, à la place prévue initialement, d'un parc archéologique.

Rien n'était joué. Carrilho, l'avoue lui-même, est un maniaque des dossiers. « C'est vrai, j'ai l'obsession de tout connaître, d'étudier chaque chose jusqu'à l'inutilité. C'est une maladie ! Mais, à côté de Kant ou de Wittgenstein, tout m semble léger. » Y compris les questions de physique liées à la préservation de gravures paléolithiques il étudie en détail les effets de l'eau de l'acide, de la profondeur, travaille des heures durant avec des archéologues. « Ça a été une folie se souvient-il avec une excitation enfantine, c'était la première fois que j'allais au Parlement. Personne ne me connaissait. On me prenait pour un intellectuel tête en l'air. L'ancien ministre de l'Industrie, Mira Amaral, prétendait avoir recueilli l'avis d'experts selon lesquels les gravures n'auraient pas été d'époque. A la fin de mon exposé, lui ai demandé : donnez-moi trois noms d'experts. Silence. Deux noms. Silence. Un nom ! Il n'a rien pu dire. C'était fini. »

**D**EPUIS, le gouvernement décidé d'abandonner le projet de barrage, Manuel Maria Carrilho a fait son entrée aux « Guignols », signe absolu de la consécration. Mais que le ministre de la culture perçoive comme sa « première victoire », l'un de ses adversaires politiques Vasco Graça Moura (écrivain, avocat et directeur du service de bibliothèques à la fondation Gulbenkian), considère qu'« il n'y a pas de quoi en faire un fromage ». Tout en reconnaissant au ministre si rares qualités intellectuelles – nombre de dispositions « extrêmement positives », il ricane de « brouhaha extraordinaire orchestré par la gauche autour de ce barrage, « alors que le gouvernement antérieur avait déjà donné l'ordre d'interrompre les travaux pour se donner le temps d'étudier toutes les solutions. » « Moi-même ajoute-t-il, j'avais publié des articles pour préserver ces gravures – et entre nous sont affreuses – pour le intérêt scientifique. A l'Assemblée c'est une ambition de type bonapartiste qui a fonctionné. De la pu mise en scène. C'est le côté le plus intéressant du ministre. »

A Carrilho, le philosophe rhétoricien, il est souvent reproché, précisément, son art de la rhétorique dont lui-même s'enorgueillit plutôt : une propension à l'éclat, l'habileté des formules assassins comme cette « gélatine politique » dont il a qualifié l'un des chefs de l'opposition et qui a fait les chichas de la presse nationale. Reproches peu substantiels l'égard de ce « monsieur-je-sais-tout » qui impressionne d'abc par un sens politique conjugué – selon le précepte de Machiavel le secret et l'action, comme par son efficacité technique et par la foi sa mission.

Mission provisoire, toutefois, l'université se rappelle à lui comme le chant des sirènes. « J'ai l'action, changer les choses, mais suis toujours un peu ailleurs », avoue-t-il d'un air soudain, et t fugace, de mélancolie. Il a bien évité les repas, raccourcir les nuits, se lever à cinq heures matin pour lire, écrire, réfléchir, marcher. « Ça ne va pas. Je suis lecteur de longue journée, j'aime auteurs qui créent des mondes, j'ai fait du temps pour y entrer. » Ne ce curieux Diogène n'est là, dans la vie politique, que pour quelques temps. Une façon de mettre à l'écart, réellement, sa philosophie pragmatiste : « C'est la contingence qui gouverne le monde. On ne maîtrise que de façon temporaire sa vie de quoi est fait mon passé, quoi je suis investi à présent. N l'avenir, comme disait Valéry, l'avenir n'est plus ce qu'il était. »